

Les récits pour la jeunesse d'Amalia Schoppe en France (1791-1858) : un exemple du miroir déformant de la traduction religieuse

Plusieurs travaux récents ont contribué à la mise au jour de l'œuvre littéraire et religieuse pour enfants du chanoine Schmid, l'un des auteurs européens les plus lus et les plus diffusés tout au long du XIX^e siècle¹. Comme l'a montré Francis Marcoin dans son ouvrage *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, le nom du chanoine Schmid fonctionne comme une « marque de fabrique »² et comme la garantie, pour les éditeurs comme pour les acheteurs, de textes conformes à l'éducation et à l'édification morale et religieuse des jeunes lecteurs. Il n'est donc pas rare de trouver chez les éditeurs français des textes présentés comme d'authentiques traductions qui sont de pures imitations ou des récits dont les auteurs sont présentés comme les continuateurs de Schmid, ce qu'ils ne prétendent par ailleurs à aucun titre. L'inspiration religieuse qui marque l'écriture des romans et récits pour la jeunesse d'Amalia Schoppe explique qu'elle ait été prise dans ce mouvement, jusqu'à parfois disparaître purement et simplement en tant qu'auteur, comme le montre la page de titre de la traduction d'*Henri et Marie, ou les deux orphelins*, l'un de ses livres les plus édités en France, et où, dans la traduction publiée par Audin en 1836, son nom disparaît au profit de celui de Schmid, une main anonyme de la Bibliothèque nationale l'ayant ajouté ensuite au crayon.

Amalia Schoppe n'est-elle qu'un épigone du chanoine, qu'un auteur placé dans l'ombre de l'auteur phare pour la jeunesse du XIX^e siècle ? N'est-elle qu'une imitatrice sans originalité ou nous donne-t-elle à lire une œuvre plus intéressante ? Un bref regard porté sur l'ensemble de son œuvre de fiction montre de façon frappante la diversité générique de ses récits : contes moraux dans la tradition de la berquinade, certes, mais aussi romans historiques, récits pour jeunes filles robinsonnades, récit autobiographique, et un roman intitulé *Les Émigrants au Brésil*, traduit plusieurs fois en France et réédité à plusieurs reprises entre 1839 et 1885. On pourrait formuler l'hypothèse que cette diversité générique ne serait qu'une façade, une stratégie non pas pour renouveler le livre religieux pour enfants mais pour lui donner une apparence plus attrayante, sur fond d'aventures et d'exotisme, loin de l'Europe pour gagner les terres brésiliennes et les rives du fleuve Gigitonhonha, en référence au titre original des *Émigrants au Brésil : Die Auswanderer nach Brasilien, oder die Hütte am Gigitonhonha*.

Il y aurait dans cette apparente diversité une réponse possible à la question cruciale qui se pose aux écrivains et aux éditeurs catholiques français, à savoir comment présenter une fiction attrayante voire romanesque alors que le roman demeure le modèle même de ce qui corrompt les âmes et *a fortiori* celles des jeunes lecteurs.

Toutefois, en poussant plus loin cette première recherche, il apparaît qu'Amalia Schoppe est l'auteur d'une œuvre tout à fait considérable, riche de plus de deux cents titres, pour enfants et pour adultes, et que la première perspective envisagée risquerait d'être faussée par le prisme de la traduction. Dans l'avant-propos de *Devoir et sagesse*, recueil de petits récits édifiants d'Amalia Schoppe, traduit et publié en 1838, le traducteur tient les propos suivants :

¹ Voir notamment LÉVÊQUE M., « Le chanoine Schmid (1768-1854), un siècle de gloire européenne tombé dans l'oubli », *Rencontres européennes, La Revue des livres pour enfants*, Hors-série, mars 2012, p. 56-62 et « Le cas du chanoine Schmid : un déluge de traduction avant la mort et l'oubli », *Cahiers d'études germaniques*, n° 59, octobre 2010, p. 67-78, et LEROY DU CARDONNOY E., « Catéchisme, instruction et jouissance : le manuel de catéchisme de Christoph von Schmid », dans ce même volume.

² MARCOIN F., *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 225.

La France, en fait de littérature, peut à juste titre prétendre au premier rang, tant pour le nombre que pour le mérite de ses auteurs, mais dans ce genre d'ouvrages qui concernent l'instruction de la jeunesse et qui tendent à lui présenter sous une forme aussi variée qu'intéressante les sentiments de morale qui conviennent à cet âge, la nation allemande l'emporte sans contredit sur toutes les autres ; on peut juger de la vérité de cette assertion par la foule d'écrits de cette espèce qui paraissent chaque année, et par le débit immense qui s'en fait.

Parmi les auteurs allemands de l'un et de l'autre sexe qui se sont exercés dans ce genre de littérature, Mad. Amélie Schoppe mérite d'être citée comme l'un des plus féconds et des plus distingués ; ses ouvrages, formant une collection de plus de quatre-vingt-dix volumes, dont la plupart ont pour but de servir à l'instruction et à l'amusement de l'enfance, lui ont acquis une juste célébrité. Un cœur tout dévoué à la jeunesse, une expérience acquise par une étude approfondie de son caractère et de ses inclinations, des connaissances aussi variées qu'étendues, l'élégance du style, le choix des sujets, tous pleins d'une saine morale, ont valu à cette dame la faveur dont elle jouit : son nom en tête d'un ouvrage est un titre de succès³.

Plutôt que d'avancer l'hypothèse d'une diversité générique qui ne serait qu'une stratégie de contournement dans le champ de la littérature religieuse pour la jeunesse, il faudrait sans doute s'interroger davantage sur le prisme de la traduction catholique, qui opère un choix dans les œuvres traduites et éditées, mais qui serait aussi un transfert spécifique, dans le champ plus général de la traduction. Peut-on parler d'un miroir déformant de la traduction catholique ? Expliquerait-il une forme de rendez-vous manqué avec cet écrivain à succès, tout au moins dans l'Allemagne de son temps, qu'a été Amalia Schoppe ? La mise en perspective des œuvres d'Amalia Schoppe traduites en français avec quelques éléments biographiques et des extraits de son abondante correspondance peut tenter de montrer comment peut fonctionner ce miroir déformant qui s'opère dans la traduction catholique pour enfants au XIX^e siècle.

Des traductions chez des éditeurs chrétiens

Il semble que la première traduction date de 1834 : il s'agit d'une traduction d'exportation, publiée à Berlin en même temps, semble-t-il, que l'ouvrage original, intitulé *Licht und Schatten, oder Bilder und Begebenheiten aus dem Jugendleben*⁴, traduit sous le titre *Le miroir ou contes moraux à l'usage de la jeunesse de dix à quatorze ans*⁵ : la traduction par le terme de « miroir » est d'emblée un faux reflet, réducteur, laissant de côté la dualité de l'ombre (« Schatten ») et de la lumière (« Licht ») présente dans le titre allemand. De fait, l'œuvre pour la jeunesse d'Amalia Schoppe, si elle comporte un indéniable aspect didactique et moral, est plus complexe et ne saurait être réduite à une simple déclinaison de berquinades.

Outre cet exemple, en France, les éditeurs catholiques s'intéressent aux récits d'Amalia Schoppe : dès 1835, Langlumé et Peltier publient *Pierre et Claudine, ou les Deux petits savoyards*⁶. Il s'agit de la traduction de *Florindo und Corallina, oder die beiden kleine Savoyarden*, publié à Leipzig par Cnobloch en 1833 ; la traduction est donc assez rapide, ce qui pourrait être le signe d'un intérêt pour l'auteur ou tout au moins d'un intérêt pour les publications allemandes récentes. Autour des années 1835 et 1836, les traductions et

³ *Devoir et sagesse, ou le livre d'or des jeunes personnes*, par Mme Amélie Schoppe, née Weise, orné de 3 jolies gravures, Paris, Maison, successeur de Audin, libraire, quai des Augustins, n° 29, Debecourt, Libraire, rue des Saints-Pères, 69, 1838, p. 1-2.

⁴ Le titre complet est : *Licht und Schatten, oder Bilder und Begebenheiten aus dem Jugendleben In belehrenden und unterhaltenden moralischen Erzählungen für die Jugend beiderlei Geschlechts von 10 bis 14 Jahren*. Von Amalia Schoppe, geb. Weise, Berlin, C. Fr. Amelang, 1834. L'ouvrage est orné de gravures de F. Jättig.

⁵ Traduction de l'allemand de Amélie Schoppe, née Weise, par Henri Dabin, Berlin, Ch. Fr. Amelang, 1834. Frontispice en couleurs et 6 gravures en couleurs, comme dans l'édition originale.

⁶ Traduit de l'allemand d'Amélie Schoppe, par F.-C. Gérard, Paris, J. Langlumé et Peltier, 1835.

imitations des récits du chanoine Schmid commencent en effet à constituer un marché extrêmement concurrentiel chez les éditeurs catholiques français, qui développent les uns après les autres leurs collections destinées à la jeunesse⁷. Florindo et Corallina deviennent dans cette traduction Pierre et Claudine. Si la traduction des prénoms est une pratique courante, il s'agit dans ce cas précis de franciser des prénoms aux sonorités italiennes (puisque les héros sont savoyards) mais qui sont également exotiques en allemand. Peut-être est-ce la marque d'un esprit un tant soit peu nationaliste : en 1815, le duché de Savoie est rendu aux princes de Savoie, après vingt-trois ans d'occupation révolutionnaire puis napoléonienne ; la francisation des prénoms permet de rattacher de fait les héros à la France. Par ailleurs, le choix des prénoms par Amalia Schoppe est aussi curieux : Florindo, Corallina, Lelio sont des personnages d'une comédie de Goldoni, *La serva amorosa* (*La Servante amoureuse*). Est-ce un hasard ? Un effet de sens ? Un jeu de l'auteur qui a des lettres ? La question reste ouverte. Quoiqu'il en soit, ce récit est republié, toujours dans la traduction de Gérard, par Ardant à Limoges en 1875 et réédité à de nombreuses reprises (en 1878, 1886, 1890, 1892 et 1895).

En 1836, Audin publie la traduction intitulée *Henri et Marie, ou les Orphelins*. Le récit est signé « Amalie Schoppe » à sa dernière page, mais la page de titre ne mentionne aucun nom d'auteur, tandis qu'elle présente la mention : « Suivi de : Le Soir de Noël, du chanoine Schmid », sans préciser le nom du traducteur. Cet exemple déjà mentionné montre de façon explicite la position d'Amalia Schoppe dans l'édition française, comme épigone de Schmid. En 1850, Mme Woillez (1781-1859), connue notamment pour ses traductions de Silvio Pellico, publie une autre traduction de ce même récit, sous un titre identique : *Henri et Marie, ou les Orphelins*⁸.

Le livre pour la jeunesse le plus connu d'Amalia Schoppe en France est sans doute *Les Émigrants au Brésil* (*Die Auswanderer nach Brasilien*, 1828), traduit par Louis Friedel chez Mame en 1839, dans la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » (réédité en 1842, 1845, 1847, 1851, 1853, 1857, 1863 et 1870). Le même texte est publié sous le même titre dans une traduction de F.-C. Gérard par Langlumé et Peltier (sans date de publication) puis par Mégard à Rouen⁹. Il faut enfin mentionner la traduction par Mlle R. Du Puget, parue en 1859 à la Librairie de l'Association pour la propagation et la publication des bons livres sous le titre *La Cabane de Gigitonhonha*. La traduction de Gérard est ensuite rééditée sous des titres différents, *Le Robinson brésilien* (Mégard, 1862 et 1865) mais aussi *Le Colon du Brésil* (Mégard, 1866, 1867 et 1868). Tous ces titres, qui cachent un seul et même texte, sont publiés dans la « Bibliothèque morale de la jeunesse ». Enfin, la traduction de Gérard a une vie longue et multiple : elle est rééditée par Ardant à Limoges en 1879, puis en 1882 et 1885.

Les éditeurs catholiques ne sont pas les seuls à s'intéresser à Amalia Schoppe. En effet, si les éditeurs liés aux églises protestantes peuvent avoir quelque réserve à puiser dans la vaste œuvre de Schmid, écrivain catholique, homme d'église, l'œuvre d'Amalia Schoppe ne pose aucun problème de transfert culturel. C'est ainsi qu'on trouve ses petits récits, contes ou historiettes morales pour enfants publiés par la Librairie de l'Association pour la propagation et la publication des bons livres, rattachée à l'église luthérienne, traduits par Rosalie du Puget, sans doute publiés une première fois vers 1836 puis réédités dans les années

⁷ Voir notamment BOULAIRE C. (dir.), *Mame, deux siècles d'édition pour la jeunesse*, PUR/PURF, 2012, Cinquième partie : « Les collections », p. 231-289.

⁸ Traduit de l'allemand par Mme Woillez, Paris, J. Langlumé, 1850.

⁹ *Les Émigrants au Brésil*. Traduit de l'allemand d'Amélie Schoppe par F.-C. Gérard, Rouen, Mégard, 1851. « Bibliothèque morale de la jeunesse ». - Suivi de *L'Égoïste*, de *Belle et laide*, ou *les Deux Sœurs* et de *Le Pêcheur*. Rééditions en 1857 et 1860.

1850 : *Les Plaisirs véritables*¹⁰, *La Mauvaise humeur, ou le Tir à l'oiseau*¹¹, *La Ville et la campagne*¹², *Les Voies de Dieu*¹³. On trouve enfin, de façon plus marginale, les traductions suivantes : *Devoir et sagesse, ou le Livre d'or des jeunes personnes*, par Mme Amélie Schoppe, née Weise¹⁴ et *Le Cœur d'une mère, récits propres à former la jeunesse*, dans le catalogue de la Bibliothèque de la paroisse Sainte-Elisabeth¹⁵.

Rien d'étonnant à ce que Mame publie un récit d'Amalia Schoppe dans la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » : cette collection, qui commence en 1836, s'appuie en grande partie sur les textes de Schmid, que Louis Friedel apporte tout traduits à la maison Mame. *Les Émigrants au Brésil* est à situer dans la logique d'une politique éditoriale et dans la logique d'une collection, pour une maison d'édition dont la religion est l'élément identitaire. Rien d'étonnant non plus à voir une même traduction publiée sous des titres divers : là encore, la logique est éditoriale et évidemment commerciale. Enfin, plus intéressante est la place dans l'édition protestante pour la jeunesse, domaine de recherche encore peu étudié en France.

Pour autant, l'œuvre d'Amalia Schoppe est-elle de la littérature religieuse à proprement parler ? Il semble que l'œuvre de cet écrivain allemand pour la jeunesse soit représentative d'un effet de miroir déformant de la traduction religieuse, et plus précisément catholique, qui s'est produite en France dans les années 1830-1850. Un certain hiatus peut en effet s'observer entre les intentions initiales de l'auteur, décelables dans son abondante correspondance, et la réception de son œuvre en France. Les récits pour la jeunesse d'Amalia Schoppe, traduits en français, pourraient servir de pierre de touche à l'hypothèse d'une traduction littéraire religieuse spécifiquement destinées à l'enfance, orientant des récits selon des visées idéologiques, culturelles et éditoriales.

Une œuvre détournée par la traduction catholique ?

L'œuvre littéraire d'Amalia Schoppe est considérable, bien plus importante que ne pourraient le laisser croire ses quelques traductions en français : une soixantaine de romans et récits pour adultes, dont plusieurs traductions ou imitations, un roman épistolaire, plusieurs recueils de contes et de légendes, un grand nombre de romans historiques, publiés entre 1815 et 1853. Son œuvre pour la jeunesse rassemble plus de cinquante titres, auxquels il faut ajouter une petite dizaine de manuels pour enfants, jeunes filles ou dames, quelques œuvres dramatiques (un drame, de petites comédies, trois opéras) et un nombre considérable de textes publiés dans différents périodiques, entre autres des poèmes et une traduction de George Sand, *Lavinia*, en 1838. Amalia Schoppe a également fondé un journal pour la jeunesse, *Iduna ; Eine Zeitschrift für die Jugend beiderlei Geschlechts*, qu'elle dirige de 1831 à 1839, et

¹⁰ *Les Plaisirs véritables*, par Mme Amélie Schoppe, née Weise. Traduit librement de l'allemand par Mlle R. Du Puget, Paris, 1853², Librairie de l'Association pour la propagation et la publication des bons livres, « Bibliothèque Du Puget ». Contes pour les enfants au-dessus de 7 ans.

¹¹ *La Mauvaise humeur, ou le Tir à l'oiseau*, Paris, 1859, « Bibliothèque Du Puget ». Contes pour les enfants au-dessus de 7 ans, Du Puget, R. (Mlle) traducteur.

¹² *La Ville et la campagne*, par Mme Amélie Schoppe, née Weise. Traduit librement de l'allemand par Mlle R. Du Puget Paris, Librairie de l'Association pour la propagation et la publication des bons livres, 1859², « Bibliothèque Du Puget ». Contes pour les enfants au-dessus de 7 ans.

¹³ *Les Voies de Dieu*, par Mme Amélie Schoppe, née Weise, traduit librement de l'allemand par Mlle R. Du Puget, ... Paris, Librairie de l'Association pour la propagation et la publication des bons livres, 1859², Bibliothèque Du Puget. Contes pour les enfants au-dessus de 7 ans.

¹⁴ Paris, Maison, 1838.

¹⁵ Paris, Imprimerie de Pillet fils aîné, 1852.

où sont publiés des récits tels que « Zampa und Mira oder die Zigeuner in der Lüneburger Haide »¹⁶.

Une première remarque s'impose : il semble qu'aucun roman pour adultes d'Amalia Schoppe n'ait été traduit en français. Le filtre religieux pourrait s'effectuer ici : en France, elle n'est qu'un auteur pour la jeunesse, d'inspiration chrétienne, écrivant dans un but pédagogique. Son propos est pourtant bien plus vaste : elle est un véritable polygraphe, un écrivain qui vit de sa plume et doit produire un grand nombre de textes, romans, manuels, articles, traductions, imitations, pour vivre et assurer son aisance matérielle. Sur les quelques livres traduits en français, deux offrent des similitudes réelles : *Henri et Marie ou les orphelins* et *Pierre et Claudine ou les petits savoyards* comportent plusieurs épisodes semblables voire similaires, autant de traces d'une écriture proche d'une pratique sérielle. Dans les deux romans, deux enfants, garçon et fille entre huit et dix ans, sont orphelins : les parents de Pierre et de Claudine, modestes chevriers à la frontière piémontaise, périssent accidentellement dans la montagne, ce qui conduit les enfants à quitter leur grand-père, le vieux Philibert, et à prendre la route de l'émigration pour gagner leur vie. Le père d'Henri et de Marie, ancien soldat de l'armée napoléonienne, décoré de la Légion d'honneur, meurt d'un coup de pied de cheval et leur mère est enlevée par deux malfaiteurs à cheval. Le motif de l'enlèvement par les brigands est également une péripétie centrale commune, avec une caverne au fond de la forêt comme décor¹⁷ : comme la mère d'Henri et Marie, Pierre et Claudine se retrouvent prisonniers et contraints de servir de domestiques à une bande de voleurs et de compagnons au fils du chef. Une forte opposition est marquée entre ces enfants pauvres, mais pieux et éduqués, et ces « hommes à l'aspect sauvage »¹⁸, dont le portrait paraît emprunté aux stéréotypes du romantisme, voire à ceux du roman populaire : « Ces hommes portaient à la ceinture une paire de pistolets et un poignard, et avaient en outre une carabine en bandoulière. Leur teint était brûlé du soleil ; leur barbe noire, et leurs cheveux longs et hérissés, leur donnaient un air effrayant »¹⁹.

L'aspect religieux n'est certes pas absent de ces récits pour la jeunesse, dont la vocation édifiante et morale demeure primordiale : Pierre et Claudine sont des enfants « bons et pieux », « des enfans si religieux et de mœurs si pures »²⁰. Dans la caverne où ils sont retenus prisonniers, Pierre entreprend l'éducation morale et religieuse du jeune Anselme, âgé de huit ans, fils du chef des brigands, et il lui apprend à lire dans un petit livre de prières. Les deux enfants, aidés par Anselme et un brigand converti, parviennent à s'échapper. Ils sont recueillis par un bon curé et par une comtesse un peu excentrique mais généreuse, qui adopte Pierre et Claudine. L'arrière-plan religieux sert aussi de structure au récit, qui se clôt au soir de la fête de Noël, par les retrouvailles avec le vieux grand-père Philibert. Anselme devient agriculteur et gérant de la vaste métairie de la comtesse, il épouse Claudine. Pierre est envoyé

¹⁶ « Zampa et Mira ou les tsiganes de la lande de Lüneburg », récit, paru en feuilleton en 1832, n° 1 à 20. Citons aussi les récits suivants : « Die feindlichen Nachbarn » (Les voisins ennemis, 1832, n° 27-37), Tulifante. Zauber-Mährchen (Tulifante, conte merveilleux, 1832, n° 42-52), « Arthur und Virginia oder Schicksale zweier Kinder auf St. Domingo » (Arthur et Virginia ou le destin de deux enfants à Saint-Domingue, 1835, n° 9-22), « Prinz Tangut. Indisches Mährchen » (Aus dem Franz. Übersetzt) (Prince Tangut, un conte indien, traduit du français, 1835, n° 31-37), « Das seidene Kleid » (La robe de soie, 1835, n° 38-48).

¹⁷ Dans « Clémentine », récit autobiographique à la troisième personne, Amalia Schoppe mentionne ses lectures d'enfance qui l'ont consolée lorsqu'elle séjournait chez l'oncle qui la maltraitait : elle évoque les poèmes de Bürger (recueil en Sedez-Format), une pièce de théâtre, *Die Zauberin Sidonia* de Heinrich Zschokke et un récit pour la jeunesse « Leopold und Leopoldine oder die Kinder in der Räuberhöhle » (THOMSEN H., *Amalia Schoppe, « ... das wunderbarste Wesen, so ich je sah », Eine Schriftstellerin des Biedermeier (1791-1858) in Briefen und Schriften*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2008, p. 34).

¹⁸ *Pierre et Claudine, ou les deux petits Savoyards*, traduit de l'allemand d'Amélie Schopp, par F.-C. Gérard, Paris, Langlumé et Peltier, 1835, chap. VII, p. 79.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 70.

à l'université pour y étudier la médecine, revient avec le titre de docteur, et « [il] exerça son art avec succès dans les environs du château, pour le bien de l'humanité souffrante »²¹. La morale et l'éducation priment, et l'écriture d'Amalia Schoppe paraît céder aux facilités du genre. Ainsi, dans *Pierre et Claudine*, le jeune Anselme, fils du chef des brigands devenu ami des enfants vertueux, repenté et recueilli par un curé, multiplie les maladresses : il transplante les précieux œillets de son père adoptif, les gâtant entièrement, il entreprend de terminer un tableau qui lui semble inachevé et le barbouille avec un zèle tout esthétique. Ces anecdotes, qui rappellent le genre de l'anecdote morale et pédagogique en vogue dans la littérature pour enfants depuis la fin du XVIII^e siècle²², sont autant de reprises directes des maladresses de la jeune Emma, récit autobiographique présent dans *Devoir et sagesse, ou le livre d'or des jeunes personnes*²³ : on peut déceler ici à la fois l'imitation d'un genre très codifié, l'historiette morale, et le recyclage d'éléments littéraires déjà publiés auparavant.

Dans *Henri et Marie ou les deux orphelins*, le même contexte d'une vie modeste mais vertueuse est mis en avant dès les premières lignes du récit :

Au sud de l'Allemagne, dans un village d'un site pittoresque, vivait naguère paisible et retirée une honnête famille peu favorisée des dons de la fortune, mais à qui le ciel en revanche, avait donné la vertu : ainsi, quoiqu'elle fût privée des jouissances et des plaisirs que tant de gens acceptent sans en remercier la Providence, on ne pouvait cependant pas dire qu'elle fût véritablement pauvre et malheureuse ; car elle était en possession des biens les plus précieux de la vie, l'innocence et la paix, qui jamais ne sauraient être le partage des méchants²⁴.

Cette ouverture n'est pas sans rappeler bon nombre de récits publiés à la même époque, notamment par l'éditeur Mame. Un effet de sérialité semble encore une fois s'esquisser ici, par l'effet d'une traduction catholique française, ou plus exactement d'un transfert vers les collections catholiques pour enfants : afin de répondre à des attentes très précises en terme de collection, les éditeurs, peut-être conseillés par les traducteurs – les archives font malheureusement défaut – puisent dans l'œuvre d'Amalia Schoppe ce qui les intéresse, orientant ainsi la perception de son œuvre de façon différente de ce que l'auteur elle-même avait pu imaginer initialement. La traduction, si elle reste fidèle au texte original en termes linguistiques, n'en est pas moins un transfert culturel se présentant comme un miroir déformant, en lui donnant une orientation religieuse plus forte que dans le projet original de l'auteur. De même, les interrogations sur les volontés de Dieu, que tout jeune lecteur catholique des années 1840 et 1850 a lu maintes et maintes fois, se retrouvent dans *Henri et Marie* : à Henri qui se demande pourquoi Dieu a permis que leur mère s'éloigne d'eux, la jeune Marie répond : « Je ne sais pas, Henri, pourquoi il a fait cela, mais notre catéchisme nous enseigne, et notre mère nous a souvent répété, que les voies de Dieu sont impénétrables : nous autres pauvres humains, disait-elle, nous ne pouvons comprendre pourquoi telle et telle chose nous arrive ; mais, malgré tout, nous devons avoir confiance en Dieu, qui ne fait rien que pour notre bien »²⁵. De fait, la Providence veille sur eux et, tout comme Pierre et Claudine, ils trouvent refuge auprès d'une vieille femme pauvre mais hospitalière, qui leur transmet ses talents d'herboriste, avant de pouvoir retrouver leur mère. Si Amalia Schoppe n'a pas le projet d'écrire des fictions d'inspiration religieuse, comme le montre l'ensemble plutôt hétéroclite de son œuvre, les éditeurs français ont pour ainsi dire

²¹ *Ibid.*, p. 300.

²² L'œuvre de Berquin est la plus représentative ; on se reportera à la thèse d'Annette Baudron, « L'œuvre d'Arnaud Berquin : littérature de jeunesse et esprit des Lumières », soutenue en 2009 (Université François-Rabelais, Tours).

²³ Par Mme Amélie Schoppe, née Weise, orné de 3 jolies gravures, Paris, Maison, successeur de Audin, libraire, quai des Augustins, n°29, Debecourt Libraire, rue des Saints-Pères, 69, 1838, traducteur anonyme.

²⁴ *Henri et Marie, ou les orphelins*, traduit de l'allemand par Mme Woillez, Paris, J. Langlumé, 1850, p. 5.

²⁵ *Ibid.*, p. 90.

transformé la réception de son œuvre en l'inscrivant dans un contexte éditorial déjà bien établi et défini : elle peut ainsi devenir, pour les lecteurs et les prescripteurs français, un épigone de Schmid, ce qu'elle n'aurait certainement pas revendiqué²⁶. Amalia Schoppe écrit ainsi à son amie Helmina von Chézy, dans une lettre du 24 juillet 1828 :

De mes livres, je ne peux pas vous dire grand chose : leur nombre est bien *trop* grand et j'ai écrit bien plus que je ne puis justifier à mes yeux et aux yeux des autres. Mais l'abondance intérieure était bien là, la stimulation venue de l'extérieur ne manquait pas, et qui ira blâmer l'arbre parce qu'il a porté des feuilles que les fleurs ont reniées ? Environ 50 volumes, dont quelques traductions, portent mon nom et sont les enfants d'un désir et d'un penchant pressants et estimables ; ils seront peut-être même plus éphémères que ma vie en ce bas-monde, mais ils sont bien là et c'est pour moi un plaisir et une joie. Mes écrits pour la jeunesse me survivront peut-être ; je sens moi-même qu'il y a quelque chose en eux qui leur assure un avenir et qui m'assure à moi un nom honorable dans l'histoire de la littérature, ils sont si populaires que je peux en demander n'importe quel prix²⁷.

Le croisement entre profit économique et gloire littéraire pourrait être lu comme un mélange de cynisme et d'ironie, si on ne percevait pas un réel attachement de l'auteur pour ses écrits destinés à la jeunesse. Un mélange de matérialisme et de plaisir créateur se fait ici jour : un certain nombre de critiques allemands replacent l'œuvre d'Amalia Schoppe dans le courant du « Biedermeier », style désignant l'art bourgeois des années 1830 et 1840, souvent méprisé pour ses valeurs conservatrices et terre à terre, repliées sur la famille et le foyer. L'écriture pour la jeunesse moralisatrice et d'inspiration religieuse peut correspondre à ce repli. Pour autant, la position d'Amalia Schoppe n'est pas si simple. Sa correspondance montre en effet qu'elle voue une admiration sans borne à George Sand, dont elle a reçu au moins une lettre, comme elle le signale dans sa correspondance : « Ces jours-ci, une lettre de Georges [sic] Sand – Aurore de Dudevant – venue de Paris m'a procuré une grande joie. J'ai une telle estime pour cet esprit supérieur, malgré ses bizarreries, cet esprit tout à fait hors de l'ordinaire, et c'est pourquoi les lignes tracées par cette main ont pour moi tant de prix et sont si agréables, aussi ai-je répondu immédiatement »²⁸. En 1839, elle lit *Lélia* et avoue dans une lettre qu'elle est tellement fascinée par ce roman qu'elle ne peut interrompre sa lecture, et elle avait envie de se précipiter à Paris pour rencontrer l'auteur ; c'est sa plus grande émotion de lectrice depuis la lecture, à quatorze ans, de la Pucelle d'Orléans. Dans une lettre à Helmina von Chézy, datée du 24 décembre 1840, son enthousiasme devient romantique :

Ma chère et aimée Georges Sand ! J'embrasse ses pieds, sa main je n'ose pas ! On aura beau la traîner dans la fange de la calomnie, dans mon cœur lui est dressé un autel où flambe la flamme du sacrifice. Impossible de vous dire à quel point je l'aime ! Je la place auprès des plus grands dans l'empire des esprits, auprès de Shakespear et de Goethe ; je ne saurais lui trouver une autre place. Mon amour pour

²⁶ D'autant plus que le chanoine Schmid est un auteur catholique, alors qu'Amalia Schoppe appartient à la communauté protestante.

²⁷ « Von meinen Büchern mag ich Ihnen nichts sagen ; ihre Zahl ist schon *zu* gross und ich habe mehr geschrieben, als ich vor mir selbst und vor Andern verantworten kann. Doch die innere Fülle war da, Anregung von aussen fehlte nicht, und wer will es da dem Baume verargen, wenn er Blätter trieb, da Blüten ihm versagt waren ? Einige 50 Bände, worunter nur ein paar Uebersetzungen, führen meinen Namen und sind Kinder ächten Drangs und Triebes ; sie werden vielleicht noch vergänglicher sein, als mein Leben auf dieser Welt, doch sie sind *da* und mir zur Lust und Freude. Meine Jugendschriften möchten mich überleben ; ich fühle selbst, dass ein Etwas in ihnen ist, welches ihnen Dauer und mir einen ehrenvollen Namen in der Literaturgeschichte sichert, auch sind sie so begehrt, dass ich fast jeden Preis für sie fordern kann » (THOMSEN H., *Amalia Schoppe*, « *das wunderbarste Wesen, so ich je sah* », *op. cit.*, p. 298).

²⁸ « Eine grosse Freude hat mir in diesen Tagen eine Brief von Georges Sand – Aurora von Dudevant – aus Paris gemacht. Ich schätze diesen eminenten Geist, trotz seiner Bizzarerien, ganz ausserordentlich, und so waren mir die Zeilen von dieser Hand sehr werth und angenehm, auch habe ich gleich geantwortet ». Lettre à son ami Theodor Hell, 23 avril 1838 (*ibid.*, p. 375).

elle, qui est si timide qu'il n'ose s'exprimer, a quelque chose de romantique ; je lui adresse des prières comme un cœur pur à la divinité²⁹.

Cette admiration romantique et fervente cadre peu avec le ton des récits de Schmid auquel les éditeurs français ont voulu apparenter Amalia Schoppe, même si, quelques années plus tard, elle se dit très déçue par la lecture de *La petite Fadette* et écrit à Ludmilla Assing le 8 novembre 1850 : « Il devient de plus en plus clair pour moi que même Sand, malgré sa grandeur, n'aura pas de signification pour la postérité, mais qu'elle disparaîtra avec le temps, comme tant d'autres. L'aspect prophétique, qui est le propre du génie, lui fait défaut »³⁰.

Ce qui semble intéressant à considérer, c'est le prisme d'une traduction catholique, non pas parce que le texte original serait modifié – les traducteurs Friedel, Gérard ou Woillez sont plutôt respectueux et scrupuleux dans leur pratique de traduction – mais dans la mesure où les textes traduits sont sortis de leur contexte pour être importés dans un autre, à savoir celui de la France catholique et chrétienne du XIX^e siècle, en particulier dans les années 1830 -1860, quand l'édition pour la jeunesse catholique cherche à publier de façon massive une littérature édifiante qui, tout en rejetant le roman, cherche à en imiter les codes. C'est sans doute pour cela que l'exotisme apparent des *Émigrants au Brésil* a dû séduire les éditeurs, quitte à le tirer artificiellement vers une autre tendance du roman pour la jeunesse, la robinsonnade, au prix d'une complète distorsion générique³¹.

Une famille de pauvres paysans allemands choisit d'émigrer au Brésil : le fils aîné, pour payer le prix de la traversée, est contraint de se vendre comme esclave au capitaine, qui le vend dès l'arrivée dans le Nouveau Monde. Le vieux père et ses autres enfants entreprennent courageusement de cultiver le lopin de terre qui leur est accordé : à force de travail, ils parviennent à créer une exploitation florissante tandis que le fils, grâce à son honnêteté et à l'aide providentielle de l'impératrice, recouvre la liberté et peut rejoindre les siens. Le récit n'offre donc aucun point commun avec le genre de la robinsonnade. Le Brésil, qui pourrait séduire par son exotisme, n'est qu'un cadre à peine esquissé. Il s'agit bien plutôt de faire référence à un phénomène d'émigration récent : l'impératrice, d'origine allemande, avait favorisé un mouvement migratoire qui vit l'installation de plusieurs dizaines de milliers de paysans allemands à partir de 1824. La déclinaison des titres de ce même récit, *La Cabane de Gigitonhonha*, *Le Robinson brésilien*, *Le Colon du Brésil* résonne comme un affichage exotique, dans le contexte croisé de la robinsonnade et de la littérature coloniale pour la jeunesse, en plein développement au cours du XIX^e siècle. Le récit original est pourtant bien éloigné de ces tendances littéraires. Il s'agirait là d'un exemple du miroir déformant de la traduction chrétienne (ou catholique dans la mesure où le protestantisme est présent mais minoritaire), d'autant plus que l'auteur elle-même semble se faire une idée bien différente de ce que sont la bonne et la mauvaise littérature, la littérature d'élite et la littérature populaire :

²⁹ « Meine theure, liebe Georges Sand! Ich küsse ihr die Füße ; ihre Hand zu küssen wage ich nicht! Mag man sie in den Schmutz der Verläumdung hinabziehen ; in meinem Herzen steht ihr Altar mit meiner lodernen Opferflamme. Ich kann Ihnen nicht sagen, wie ich sie liebe! Ich stelle sie zu den Allerhöchsten im Reich der Geister, zu Shakespear und Goethe ; ich wüsste keinen anderen Platz für sie. Meine Liebe zu ihr, die so schüchtern ist, dass sie sich nicht einmal in Worten auszusprechen wagt, hat etwas Romantisches ; ich bete sie wie ein reines Herz die Gottheit, an. » (*ibid.*, p. 470).

³⁰ « Es wird mir doch immer klarer, dass selbst die Sand, trotz ihrer Grösse, keine Bedeutsamkeit für die Nachwelt haben, sondern im Strome der Zeit verschwimmen werde, wie so viele Andere. Das Prophetische, das dem Genie eigen ist, fehlt ihr » (*ibid.*, p. 640).

³¹ Comme le mentionne Isabelle Nières-Chevrel : « Robinson n'est plus le nom d'un héros mais un motif romanesque. D'où la tentation de faire figurer celui-ci dans le titre » (CHEVREL Y., D'HULST L., LOMBEZ C. (dir.), *L'histoire des traductions en langue française, XIX^e siècle*, Paris, Verdier, 2012, p. 679) ; sont cités, de Schmid, *Gottfried, der junge Einsiedler*, qui devient *Godefroy ou le Robinson allemand* (Langlumé et Peltier, 1835), *The Desert Home* de Mayne Reid qui est traduit par *Le Robinson des prairies* (Meyrueis, 1854) ou encore *The Crater, or Vulcan's Peak* de Cooper devenu *Le Robinson américain* (Ardant, 1864).

Des livres de ma propre plume que j'aurais préféré détruire aussitôt terminés, connaissent en une année deux éditions, par exemple mes *Mines de Pasco* ou *Les Orphelins*, etc. J'ai honte comme un chien quand je pense à cette misère – et le public odieux les apprécie ! C'est à cela que je remarque comme nous sommes encore en retard dans la formation générale. Je crois que la populace des lecteurs supporte à peine Shakespear, Cervantes, Calderon, Goethe – mais ne les aime pas, ne les estime pas véritablement – parce que les esprits les plus éminents ont souligné l'importance des œuvres de ces poètes et on a honte de ne pas apprécier comme il se doit ce qui ravit ces grands esprits. J'ai écrit un autre bon livre – mais *pas* sous mon nom – *Le Diable boîteux à Hambourg*. Lisez-le, ma chère ! Vous y trouverez des descriptions effroyables mais pleines de vie des coutumes et des mœurs locales. À tel point que le livre sera sans doute condamné !³².

Un dernier exemple du miroir déformant de la traduction catholique peut être repéré dans *Pierre et Claudine*. Vers la fin du récit, le jeune Anselme, fils de brigand élevé jusqu'à l'âge de huit ans dans une caverne, ignorant tout du monde, de la morale et de la religion, est pris en charge par un curé, qui entreprend de donner une éducation morale et religieuse à cet enfant, qualifié d'étourdi (ses intentions ne sont jamais mauvaises) et de « petit sauvage » ignare des usages de la société, et qu'il faut civiliser : « Pour rendre plus attrayantes les leçons de morale qu'il lui donnait chaque jour, le bon curé avait imaginé de faire à son jeune élève des narrations, qui, en charmant leurs soirées, gravaient dans son cœur les principes de vertu dont son bienfaiteur lui donnait le plus touchant exemple »³³. C'est ainsi qu'est intégrée au récit premier, quelques pages plus loin³⁴, une historiette morale, intitulée « Le Ver luisant ». Le récit, court et simple, est un modèle du genre : une jeune veuve, pieuse et courageuse, est menacée d'un procès et de la perte de tous ses biens, ne pouvant prouver que son mari, brutalement disparu, a bien réglé ses dettes. Pour la consoler, son jeune fils lui rappelle que Dieu est le protecteur des veuves et le père des orphelins. A peine ont-ils prié que l'enfant aperçoit un ver luisant, qu'il prend pour une étoile tombée du ciel : l'enfant court pour attraper le ver luisant qui voltige et, ce faisant, retrouve la preuve de l'acquittement de la dette, qui s'était glissée derrière une armoire. « C'est Dieu qui a tout dirigé », concluent les personnages et le narrateur, il faut toujours croire en sa justice et en sa protection.

Or ce texte n'est autre qu'un conte de Schmid, mais sans aucune mention ni référence. Il s'agit d'un exemple d'ajout dans la traduction, d'un effet de collage permettant de monter, au sens technique et audiovisuel du terme, deux textes différents. « Le Ver luisant » a été traduit et publié en français à de nombreuses reprises, mais la traduction proposée ici ne correspond à aucune traduction antérieure, publiée avant 1835³⁵. Il serait possible de voir ici un effet de collage et de montage destiné à appuyer encore davantage la dimension religieuse et moralisatrice du récit, en inscrivant Amalia Schoppe dans un courant d'histoires moralisatrices. Le récit enchâssé fonctionne en effet comme une évidente mise en abyme du

³² « Bücher aus meiner Feder, die ich, so wie sie fertig waren, gern vernichtet hätte, erlebten in einem Jahre zwei Auflagen, z.B. Meine « *Minen von Pasco* » – « *Die Verwais'ten* » u.s.w. ; ich schäme mich wie ein Hund, wenn ich an diese Misère denke – und das abscheuliche Publicum mag sie ! Daraus ersehe ich, wie weit wir noch in der allgemeinen Bildung zurück sind. Ich glaube, dass der Lesepöbel den Shakespear, Cervantes, Calderon, Goethe auch nur duldet – nicht liebt, nicht wahrhaft schätzt – weil die grössten Geister die Werke dieser Dichter so sehr herausgestrichen haben und man sich schämt, das nicht zu goutiren, was diese so sehr entzückt. Ich habe ein anderes gutes Buch – *nicht* unter meinem Namen – geschrieben : « *Der hinkende Teufel in Hamburg* » ; lesen Sie dies einmal, Liebste ! Es sind schreckliche, aber lebenvolle Schilderungen hiesiger Sitten und Zustände darin ; so wird es wohl verdammt werden ! », Lettre à Helmina von Chézy, 24 décembre 1840 (THOMSEN H., *Amalia Schoppe, « das wunderbarste Wesen, so ich je sah »*, op. cit., p. 470).

³³ *Pierre et Claudine, ou les deux petits Savoyards*, op. cit., p. 271.

³⁴ *Ibid.*, p. 274.

³⁵ Il est néanmoins à peu près certain que toutes les traductions de Schmid ne sont pas répertoriées, d'autant plus que les titres ont pu être modifiés et que les supports de publication peuvent aussi être des publications périodiques dans la presse.

procédé du récit lui-même, à savoir délivrer à l'enfant lecteur une instruction morale et religieuse par le biais d'une fiction divertissante. Ce procédé de collage de deux traductions participe d'une intention délibérée de sélection, de modification et de distorsion d'une œuvre, coupée de son contexte et de son propos général pour entrer dans un environnement éditorial, idéologique et littéraire tout autre : l'éditeur manifeste sa fonction auctoriale, d'autant plus que ce montage littéraire est présent dans l'édition de Langlumé, mais pas dans celle d'Ardant.

Conclusion

Le prisme du livre catholique pour enfants en France est un filtre qui, plus que la traduction, comprise comme transfert d'une langue à une autre, oriente la réception d'un auteur et en transforme la perception. Ce prisme ou ce filtre tiennent à l'importance de l'éditeur dans la circulation des livres et l'établissement des textes : la littérature pour la jeunesse, par son statut même de littérature minorée, suscite une intervention parfois forte de l'éditeur non seulement dans le choix des textes, mais dans leur rédaction et leur traduction. Dans les années 1840 et 1850, les éditeurs catholiques français ont sélectionné dans l'œuvre d'Amalia Schoppe les récits qui peuvent entrer dans leurs collections, y être formatés pour répondre aux critères de collections en cours d'affirmation et d'élaboration. Cette sélection ne peut se comprendre sans une prise en compte du contexte idéologique et du contexte commercial et concurrentiel où s'opèrent les traductions : s'affirme dans le prisme de la traduction catholique pour la jeunesse, qui joue sur les récits d'Amalia Schoppe parus en français, une certaine forme d'auctorialité éditoriale, dont Matthieu Letourneux a dessiné les contours à propos de l'éditeur Mame : « Tout éditeur, quel qu'il soit, en opérant une sélection parmi les textes qu'on lui propose, en cherchant à donner une cohérence à son catalogue, convertit un travail de réception (il lit les textes d'une certaine façon, établit des liens, des rapprochements) en une production de sens (son travail d'édition est une façon de transmettre au lecteur l'intérêt particulier qu'il a trouvé au texte) »³⁶. L'éditeur peut ainsi influencer sur la façon de traduire, opérer des sélections et des remaniements qui sont autant de façons d'orienter la lecture et la réception de l'œuvre traduite. La traduction catholique, prisme d'édition et de lecture, réarticule l'œuvre originale dans des logiques de collections, de concurrence, de cohérence idéologique, où l'intentionnalité se fait indirectement, « de biais »³⁷, d'autant plus que les éditeurs catholiques pour la jeunesse au XIX^e siècle sont souvent « plus soucieux de transmission que de valorisation des auteurs et des œuvres suivant des critères esthétiques ». À cette auctorialité pourrait aussi venir s'ajouter celle du traducteur, dans la mesure où ses figures peu connues, à la limite de l'invisibilité, ne sont pas pour autant transparentes : la récurrence des mêmes noms, F.- C. Gérard, Louis Friedel, Mme Woillez, traducteurs d'Amalia Schoppe mais aussi de Schmid, de Pellico, pourrait conduire à l'hypothèse d'une influence du traducteur sur le choix des textes proposés aux éditeurs, hypothèse fragile dans la mesure où les archives font souvent défaut, mais plausible car il en existe d'autres exemples, comme celui de Juliette Charoy, première traductrice de Karl May, proposant des textes aux éditeurs français.

L'exemple d'Amalia Schoppe montre enfin que, derrière les figures désincarnées des auteurs catholiques pour enfants, réduits à la production de berquinades aussi fades que répétitives, se cachent parfois des personnalités et des œuvres oubliées. Si tirer ces auteurs de l'oubli n'est peut-être pas une démarche nécessaire ni pertinente, il semble utile en revanche

³⁶ LETOURNEUX M., « La ligne éditoriale : auctorialité et sérialité éditoriale », BOULAIRE C. (dir.), *Mame, deux siècles d'édition pour la jeunesse*, op. cit., p. 233.

³⁷ *Ibid.*, p. 238.

de mieux comprendre les mécanismes de leur activité d'écrivain et des transferts entre l'Allemagne et la France.

Mathilde LÉVÊQUE
Université Paris 13 – Sorbonne Paris Cité
CENEL